

LE MONDE OCCULTE

Prologue

Peut-être valait-il mieux commencer par le début. Une simple nouvelle.

Tout le monde à l'époque connaissait l'histoire ; mais pour le bénéfice de ceux qui ont oublié, je vais la répéter. Je ne fais que la donner telle que je l'ai apprise par les journaux sans élaboration et sans opinion – un simple énoncé des faits. C'était un cas célèbre à l'époque qui suscita l'émerveillement du monde. En effet, elle est toujours célébrée, même si elle est oubliée du profane.

Elle a été étiquetée, indexée et classée dans les archives de la profession. Ceux qui voudront la rechercher en parleront comme de l'un des grands mystères non résolus du siècle. Un crime qui mène à deux voies, l'une vers le meurtre – sordide, froid et calculateur – l'autre vers l'écran nébuleux qui nous détourne de l'occulte.

C'est peut-être le personnage du D^r Holcomb qui nous rapproche de l'étrange. C'était un grand homme et un magnifique penseur. Qu'il ait été poussé dans un labyrinthe de nécromancie bon marché est, à première vue, improbable. Il avait un esprit merveilleux. Pendant des années, il a battu en brèche le scepticisme qui s'était retranché dans la matière.

C'était un psychologue, et jusqu'à aujourd'hui le plus grand, peut-être, que nous ayons connu. Il avait l'habitude d'aller plus loin que ses semblables – c'est le propre du génie – et il était allé très loin avant eux. Si nous faisons confiance au D^r Holcomb, nous avons beaucoup de raisons de vivre ; notre religion n'est pas faite que de oui-dire et il y a beaucoup de choses qui n'ont pas encore été étudiées par la science. C'est un cas malheureux, mais il y a beaucoup à apprendre des circonstances qui ont conduit le grand docteur dans l'Angle Mort.

CHAPITRE PREMIER

Rhamda Avec

Un certain matin brumeux de septembre 1905, un homme de grande taille vêtu d'un par-dessus noir et tenant dans une main une petite sacoche de cuir rouge foncé descendit d'un tramway de Geary Street au pied de Market Street, à San Francisco. C'était une matinée humide ; une brume couvrait la ville, brouillant toute distinction.

Cet homme regardait autour de lui ; un homme grand aux traits épurés et à l'allure décidée. Dans le mélange des passagers descendants, il était remarquable, avec une certaine grâce innée qui, sans le sang, ne viendrait jamais par l'entraînement. Hommes et femmes jetèrent des regards furtifs et curieux, puis se détournèrent. Mais malgré tout, beaucoup osèrent un deuxième coup d'œil... et s'interrogèrent.

Un vieillard ayant l'assurance d'un jeune homme d'une vingtaine d'années, un visage étrange aux traits remarquables, basané, de type oriental, peut-être indien ; quelle que soit la certitude sur l'âge de l'homme, il y avait toujours une impression d'éclatante jeunesse. Si l'on persistait dans un troisième ou un quatrième regard, cette impression se transformait en certitude, l'âge de l'homme diminuait, les années s'éloignaient de lui, et le sourire interrogateur qui jouait sur les lèvres ressemblait alors à un rire enfantin.

Les choses n'étaient pas comme elles auraient dû être : il n'était pas naturel qu'il paraisse si jeune. Le destin jouait un jeu complexe.

Il s'agit d'une affaire remarquable et nous ne présentons que des faits. L'homme alla au guichet du ferry Key Route et acheta un billet pour Berkeley, après quoi, avec la foule, il passa le tourniquet et se dirigea vers le bateau qui attendait. Il se rendit sur le pont inférieur, non pas par choix, apparemment, mais plutôt parce que la majorité de ses compagnons de voyage, étant des hommes, se dirigeaient dans cette direction. Le même hasard l'amena au marchand de cigares. Les hommes qui l'entouraient achetaient des cigares et des cigarettes et, comme c'est l'habitude de tous les fumeurs, s'en allaient avec une délectation ravie. L'homme les regardait. Si quelqu'un avait remarqué ses yeux, il aurait aperçu une couleur particulière et une lueur de surprise. Avec le pas rapide qui le distinguait tant, il s'avança jusqu'au kiosque à journaux.

— Excusez-moi, mais je voudrais en acheter un.

Bien qu'il parlât un anglais parfait, c'était d'une manière étrange, à la manière de quelqu'un qui a trouvé quelque chose dont il vient d'apprendre à se servir. En même temps, il fit une suggestion avec ses doigts effilés indiquant le tabac dans l'étui. L'employé leva les yeux.

— Un cigare, monsieur ? Oui, monsieur. Lequel voulez-vous ?

— Un cigare ? Ah, oui, c'est ça. Maintenant, je me souviens. Et il a une petite sœur, la cigarette. Je pense que je prendrai une cigarette, si... si... si vous me montrez comment m'en servir.

C'était une demande étrange. L'employé était habitué à toutes sortes d'hommes et à leurs marques d'humour ; il était sur le point de répondre quand il leva les yeux et vit le regard du passager.

— Vous voulez dire, demanda-t-il, que vous n'avez jamais vu ni cigare ni cigarette ; que vous ne savez pas vous en servir ? Un homme aussi vieux que vous ?

L'inconnu éclata de rire, plutôt amer, mais pour autant plein d'amusement.

— Si vieux ? Diriez-vous que je suis si vieux que cela ; si vous regardez bien...

L'employé vit quelque chose qu'il ne parvint pas à s'expliquer. Soudain, son interlocuteur lui apparut différemment, à la fois jeune et vieux, d'une fraîcheur incertaine, avec un sourire non pas de soixante, mais de vingt ans. Avant tout commerçant, il n'était pas du genre à discuter, quel que soit son étonnement. Il acquiesça simplement.

— La première fois ! C'est la première fois que vous voyez un cigare ou une cigarette ?

L'inconnu hocha la tête.

— La première fois. Je n'en ai jamais vu un avant ce matin. Si vous me le permettez ?

Il indiqua un paquet.

— Je pense que je vais en prendre un.

L'employé prit le paquet, en ouvrit le bout et sortit une seule cigarette. L'homme l'alluma et, tandis que la fumée sortait de sa bouche, il tint timidement la cigarette entre ses doigts.

— Vous aimez ça ? demanda l'employé.

L'autre ne répondit pas, tout son visage avait l'expression de celui qui vient de découvrir l'un de ses sens. C'était un homme splendide, beau. Ses traits étaient réguliers, c'est-à-dire que son nez était ciselé, droit et parfait, ses yeux d'une noirceur particulière et d'un éclat presque brûlant, d'un noir si intense qu'il frôlait le rouge et qu'il était dépourvu de pupilles, et pourtant, malgré cela, éclatant et doux. Au bout d'un moment, il se tourna vers l'employé.

— Vous êtes jeune, mon garçon.

— Vingt et un ans, monsieur.

— Vous avez de la chance. Vous vivez à une époque merveilleuse. Aussi merveilleuse que votre tabac. Et vous vivrez encore beaucoup de grandes choses.

— Oui, monsieur.

L'homme marcha jusqu'à la partie avant du bateau ; laissant le vendeur, pris d'une sorte de vertige, le regarder s'éloigner. Mais cela ne dura pas longtemps. Tout cela semblait si étrange et, pour le jeune homme, inexplicable. L'homme n'était pas fou, il le sentait, et il ne plaisantait pas non plus. Dès le début, il avait été séduit par le raffinement, l'intelligence et l'éducation de l'individu. Sa sincérité ne faisait aucun doute.

Le détective du ferry passait à ce moment-là. L'employé lui fit une indication avec le pouce.

— Cet homme là-bas, celui en noir. Regardez-le.

Puis il raconta son histoire. Le détective rit et s'éloigna.

C'était un incident des plus heureux. Ce simple acte du vendeur de cigares mit la police sur une piste et donna au monde le seul indice que nous détenons sur l'Angle Mort.

Même si le détective prit le récit du jeune homme à la plaisanterie, il décida de s'intéresser à l'inconnu et se dirigea vers lui.

L'homme n'était pas difficile à distinguer ; il se tenait sur le pont avant face au vent et regardait à travers la brume le gris et lourd soulèvement de l'eau. À côté d'eux, l'ombre sombre d'un ferry jumeau hurlait à travers le banc de brouillard. Sans nul doute, il était terrien car, à chaque houle du bateau, il se déplaçait latéralement. Un roulement plus lourd le prit par surprise et le projeta contre le détective. Ce dernier leva la main et l'attrapa par le bras.

— Une mauvaise matinée, dit l'officier. B-rr-r ! Avez-vous remarqué la *Yerba Buena* là-bas ? Elle vient de nous effleurer. Une mauvaise matinée.

L'inconnu se retourna. Lorsque le détective aperçut le beau visage, les yeux brillants et le sourire juvénile, il sursauta comme l'avait fait le vendeur de cigares. Le même effet de la maturité se fondant dans la jeunesse. Les yeux étaient doux et réceptifs. Il remarqua les pupilles, noires, luisantes, de grande taille, remplissant presque l'iris, le tout brillant d'une intensité surprenante. Soit l'homme était resté longtemps sans dormir, soit il était d'une intelligence et d'une vitalité inhabituelles.

— Une sale matinée, répéta l'officier.

— Ah ! Euh, oui... avez-vous dit que c'était une mauvaise matinée ? Eh bien, je ne sais pas, monsieur. Toutefois, c'est très intéressant.

— Étranger à San Francisco ?

— Eh bien oui. Du moins, je ne l'ai jamais vu.

— Hum !

Le détective fut un peu déconcerté par la réponse évasive de l'homme.

— Eh bien, si vous êtes un étranger, je suppose que c'est à moi de venir à la défense de ma ville. C'est l'un des brouillards de Frisco. Nous en avons de temps en temps. Parfois, ils durent des jours. Celui-ci est bas. Il se lèvera tout à l'heure. Ensuite, vous verrez le soleil. Avez-vous déjà vu le soleil de Frisco ?

— Mon cher monsieur, je n'ai jamais vu votre soleil ni aucun autre.

— Hum !

C'était une réponse tout à fait inattendue. Encore une fois, l'officier se retrouva à contempler le visage étrange et raffiné et les yeux merveilleux. L'homme n'était pas aveugle, il en était certain. Sa voix n'était ni dure ni irritée. Elle était plutôt douce et polie. Ce n'était que le simple énoncé d'un fait. Pourtant, comment cela pourrait-il être ? Il se souvint du marchand de cigares. Ni cigare ni soleil ! De quel genre de pays l'homme pouvait-il venir ?

— Vous allez à Oakland ?

C'était une question fortuite.

— Non, à Berkeley. Je prends un train ici. Est-ce que tous les trains vont à Berkeley ?

— En aucun cas. Je vais moi-même à Berkeley. Nous pouvons y aller ensemble. Je m'appelle Jérôme. Albert Jérôme.

— Merci. Le mien est Avec. Rhamda Avec. Je vous suis bien obligé. Votre compagnie peut être instructive.

Il n'en dit pas plus, mais regarda avec un intérêt effréné leur manœuvre dans la darse. Un instant plus tard, ils descendaient, au milieu des autres passagers, les passerelles vers les trains qui attendaient. Au moment où leur train quittait la jetée, le soleil perça la brume et brilla d'une lumière splendide à travers les nuages. L'inconnu était près de la fenêtre d'où il pouvait voir par-dessus l'eau et au-delà le rivage de la cité, dont la mer de toits s'étendait et s'élevait jusqu'aux cimes des premiers contreforts. Le soleil arrivait juste sur les montagnes.

Le détective l'observait. Il y avait de la spontanéité dans les actions de l'homme. Ce n'était pas calculé. Lorsque la lumière éclata pour la première fois, il tourna les yeux vers la lumière. C'était l'acte d'un enfant et, cela frappa l'officier, avec la même confiance, la même simplicité et le même effet. Il se détourna rapidement, temporairement aveuglé.

— Ah ! dit-il. C'est cela. C'est le soleil. Votre soleil est merveilleux !

— C'est vrai, répondit l'autre. Mais assez commun. Nous le voyons tous les jours. On s'y habitue. Pour ma part, je ne vois rien d'étrange dans le « soleil qui brille ». Vous étiez aveugle, M. Avec ? Pardonnez ma question. Vous dites que vous n'avez jamais vu le soleil. Je suppose...

Il s'arrêta à cause du sourire de l'autre ; il lui donnait un air de supériorité, qui supposait une grande sagesse.

— Mon cher monsieur Jérôme, dit-il, je n'ai jamais été aveugle de ma vie. Je dis que c'est magnifique ! C'est ainsi de tout : votre eau, vos bateaux, votre océan. Mais je vois qu'il y a une chose encore plus étrange. C'est vous-mêmes. Avec toute votre grandeur, vous n'êtes qu'une partie de votre environnement. Savez-vous ce qu'est votre soleil ?

— Éclairez-moi, répondit l'officier. Je ne suis pas astronome. Je crois savoir qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Du feu, je suppose, et un sacrement chaud ! Mais il y a une chose que je peux dire. Et c'est...

— La vérité.

L'autre sourit gentiment. Dans ses traits délicats, et surtout dans les yeux, il y avait de la sincérité. Ce visage respirait le génie, il le sentait, et une intelligence supérieure.

Nous tenons tout cela de Jérôme et notre intérêt rétrospectif va bien au-delà de celui du détective. Le policier se sentit prêt à croire l'inconnu, mais, ce qui l'intrigua le plus, c'était l'objectif de son interlocuteur. Pourquoi tenir de tels propos ? L'homme était sain d'esprit, cela ne faisait aucun doute pour lui.

À la lumière de ce qui se passa par la suite, certaines personnes mirent l'accent sur cette étrange conversation. Nous pouvons dire que nous restons indécis. Nous l'avons décrite en détail uniquement en raison de son importance. Nous n'avons pas encore de preuve de l'existence d'un quelconque mystère et nous devons nous appuyer, comme Jérôme, sur des faits bruts.

Comprenez. C'est son intuition qui poussa Jérôme à entreprendre ce voyage mémorable à Berkeley. Il s'apprêtait à quitter son service lorsque la personnalité hors normes de cet homme l'intrigua. À cette minute, cependant, il le considérait simplement comme un excentrique, un gentleman raffiné, étrange et merveilleux, avec un sens de l'humour très personnel. L'homme avait une curiosité évidente pour tout ce qui l'entourait : les immeubles, la rue, les voitures et les gens. Souvent, il murmurait :

— Merveilleux, merveilleux, et tout le temps nous ne l'avons jamais connu. Merveilleux !

Alors qu'ils arrivaient à Lorin, l'officier hasarda une question.

— Vous avez des amis à Berkeley ? Si je puis me permettre, peut-être pourrais-je vous aider ?

— Eh bien, oui, si... si... connaissez-vous un docteur Holcomb ?

— Vous voulez dire le professeur. Il vit sur Dwight Way. À cette heure de la journée, vous seriez plus susceptible de le trouver à l'université. Est-ce qu'il vous attend ?

C'était une question directe et, bien sûr, cela ne le concernait pas. Pourtant, la quête d'un détective est toujours de découvrir ce qu'une autre personne ne veut pas qu'il sache. En même temps, il s'interrogea sur le nom de Rhamda Avec, qui n'était certainement ni teuton, ni sanskrit, ni rien d'autre.

— M'attendre ? Ah oui. Pardonnez-moi si je parle lentement. Je ne suis pas encore tout à fait habitué à la parole. Je vois que vous êtes intéressé. Après avoir vu le D^r Holcomb, je pourrais vous le

dire. Cependant, il est très urgent que je le voie. Il... eh bien, je peux dire que nous nous connaissons depuis longtemps.

— Alors vous le connaissez ?

— Oui, en quelque sorte ; bien que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Ce doit être un grand homme. Nous avons beaucoup en commun, votre docteur et moi ; et nous avons beaucoup à donner à votre monde. Cependant, je ne le reconnaîtrais pas si je le voyais. Voudriez-vous, par hasard...

— Vous voulez dire que je sois votre guide ? Avec plaisir. Il se trouve que je suis en bons termes avec votre ami le D^r Holcomb.